



17

LA FAMILLE PROTESTANTE

SERMON

POUR LA FÊTE DE LA RÉFORMATION

Prêché à Paris en 1879 et à Besançon en 1880

PAR

ERNEST DHOMBRES

Pasteur de l'Église réformée de Paris



PARIS

GRASSART, LIBRAIRE-ÉDITEUR

2, RUE DE LA PAIX, 2

—
1880

GE Bibliothèque de Genève



1062889536

Dhombres, Ernest * Le famille prote
Br 1769

Arc 08.09.10

LA

FAMILLE PROTESTANTE

COULOMMIERS. — TYPOG. PAUL BRODARD.

LA FAMILLE PROTESTANTE.

SERMON

POUR LA FÊTE DE LA RÉFORMATION

Prêché à Paris en 1879 et à Besançon en 1880

PAR

ERNEST DHOMBRES

Pasteur de l'Église réformée de Paris



PARIS

GRASSART, LIBRAIRE-ÉDITEUR

2, RUE DE LA PAIX, 2

—
1880

AVANT-PROPOS

C'est pour répondre à un vœu bienveillant que nous publions ce discours, en demandant à Dieu de bénir pour la famille protestante contemporaine cette évocation du grand passé de la réforme française.

Nous nous sommes beaucoup inspiré dans ce travail des belles pages de M. de Pressensé sur la famille chrétienne (*Histoire des trois premiers siècles de l'église*, vol. VI) et des ouvrages spéciaux sur l'histoire de la réformation de MM. *de Félice, Weiss, Napoléon Peyrat, Charles Coquerel, Jules Bonnet*, etc... Ces précieux écrits, vrai livre d'or du protestantisme, auraient droit à une place d'hon-

neur dans toutes nos bibliothèques. Les pères de famille devraient s'en nourrir et en nourrir les jeunes générations. Nous ne connaissons pas de lecture plus fortifiante au milieu de l'ébranlement religieux et moral du temps présent.

E. D.

LA FAMILLE PROTESTANTE

« Pour moi et ma maison,
nous servirons l'Éternel. »
(Josué, xxiv, 15.)

Mes frères,

Ces paroles, prononcées il y a trois mille ans par un chef israélite, nos pères les ont répétées il y a trois siècles avec une mâle énergie. Toute notre ambition serait de les recueillir aujourd'hui de votre bouche, comme la devise encore vraie de la famille protestante et comme le plus noble hommage que vous puissiez rendre, dans cette fête de la Réformation, à la mémoire de vos glorieux ancêtres.

De même que le sanctuaire ou le temple est l'expression de l'idée religieuse qu'il représente,

de même la famille, ce sanctuaire moral, porte l'empreinte des croyances qu'elle professe et du culte dont elle relève.

Qu'est-ce que la famille au sein du paganisme ancien ou moderne? Elle est inférieure, imparfaite, abaissée comme ses dieux; elle est une association trop souvent sans dignité et sans justice, où les faibles, c'est-à-dire les femmes et les enfants, sont sacrifiés au caprice du maître ¹. Quelle déviation de l'institution primitive de l'Éden : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Je lui donnerai une aide et une compagne semblable à lui. » Aussi la différence est grande entre la famille israélite, honorée d'une révélation de Dieu, et la famille païenne. Malgré les abus accidentels de la polygamie, qui est un fruit du péché, le mariage normal et la famille normale existent sous la tente des patriarches, dans les pèlerinages du désert et sur le sol

1. Voyez *La vie ecclésiastique, religieuse et morale des chrétiens aux II^e et III^e siècles*, par E. de Pressensé, t. VI de son grand ouvrage sur l'histoire des trois premiers siècles de l'église chrétienne.

prédestiné de Canaan. — Et lorsque le Christ est donné à la terre, la famille de la Nouvelle-Alliance est encore en progrès sur la famille israélite. L'amour de Christ pour son Église devient le type de l'union des époux, et les vertus les plus saintes et les plus touchantes sont l'atmosphère naturelle du foyer chrétien. Nous ne nous représenterons jamais assez vivement ce que fut l'apparition, au milieu de la décadence romaine, de la famille chrétienne reflétant l'image du Christ qui était tout ensemble la charité suprême et la pureté sans tache; faisant de chaque maison une Béthanie dont Christ était l'hôte; montrant, selon l'expression de Clément d'Alexandrie, dans la première des sociétés humaines, celle du père, de la mère et de l'enfant, l'accomplissement de cette divine promesse : « Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux. »

Mais, dès les premiers siècles, l'idée si sainte et si belle de la famille chrétienne est exposée à une déviation regrettable. Par réaction contre la corruption du monde qui envahissait déjà l'Église de

Dieu, une tendance ascétique se développe; quelques chrétiens mettent le célibat au-dessus du mariage, changeant ainsi la parole divine et disant avec témérité : *Il est bon que l'homme soit seul !* Cette tendance est encouragée par des docteurs illustres, tels que le fougueux Tertullien et l'austère Jérôme. Alors on cherche la réalisation de la vie chrétienne, non dans le cadre naturel de la famille, non dans les devoirs ordinaires de la vie, mais dans des pratiques religieuses et des vertus d'exception. Sortir du monde, c'est-à-dire du milieu providentiel, de la vie telle que Dieu l'a créée, renoncer aux obligations qu'elle impose, briser les liens des affections naturelles, voilà la formule nouvelle de la perfection. Dès lors, il y a deux piétés et deux morales : la piété des ascètes, qui ont quitté le monde et poursuivent une sainteté factice, et la piété des gens du monde, qui s'abandonnent à l'indifférence et au relâchement ; la morale de conseils à l'usage des parfaits, et la morale des préceptes à l'usage des masses. L'Église s'éloigne du grand universalisme qui, à son origine, péné-

trait du souffle d'en haut l'existence entière. A mesure que la vie monacale se développe, la vie communes s'abaisse, et « ce qui semble la supériorité de quelques-uns, tend à la dégradation générale. »

Honneur aux réformateurs du seizième siècle, qui sont venus rétablir la vérité sur ce point, comme sur tant d'autres ! Honneur à ces grands chrétiens qui ont reconstitué l'unité de la morale évangélique ! Honneur aux Luther, aux Calvin, aux Zwingle, qui, malgré les calomnies dont on a essayé de flétrir leur mémoire, ont proclamé par leur propre exemple la sainteté de la famille ! Grâce à eux, le prêtre a pu être un homme au sens le plus parfait et le plus élevé, de même que l'homme, le chef de famille est redevenu un prêtre dans sa maison, en ressaisissant ce sacerdoce universel qui avait délaissé le sanctuaire de la famille pour se réfugier dans les églises et dans les couvents. Dès lors la famille est rétablie dans son état normal, telle qu'elle apparut aux premiers jours du christianisme avant les déviations ascé-

tiques. Le chef de famille reprend la conscience de ses droits et de ses devoirs; il lit la bible dans sa demeure, il s'agenouille au foyer avec sa femme, ses enfants et ses serviteurs; il redevient le représentant de Dieu au milieu des siens. Et du même coup la piété se transporte du terrain factice des formes et des cérémonies sur le terrain réel de la vie ordinaire. Le service de Dieu consiste non dans des pratiques arbitraires, mais dans l'obéissance aux commandements de Dieu et dans l'accomplissement de tous les devoirs de la vie civile, de la vie privée et de la vie domestique. C'est là, mes frères, nous le disons hautement, le vrai type de la piété chrétienne, et nous ne pouvons mieux faire aujourd'hui que d'étudier ce type tel qu'il a été réalisé dans la famille protestante au temps de nos pères dont les mâles et simples vertus nous apparaissent presque toujours avec l'éclat que leur prêtent des souffrances héroïquement supportées. Si nous rappelons les odieuses persécutions dont ils furent les victimes, ce n'est point, ai-je besoin de le dire, pour éveiller des ressentiments, mais pour les

apaiser, c'est pour puiser dans les enseignements de l'histoire une leçon de tolérance religieuse et pour revendiquer en faveur de tout homme, serait-il le plus ardent adversaire de notre foi, la première de toutes les libertés, la liberté de conscience.

Nous prendrons la famille protestante en trois moments historiques : la période des guerres de religion, la période de calme relatif sous la protection de l'édit de Nantes, enfin la période de la révocation ou la période du refuge.

Dans la première époque, il est un foyer sur lequel je veux attirer vos regards, celui de l'amiral Coligny. Ce n'est pas l'homme d'État aux vues larges et profondes, ce n'est pas l'homme de guerre déployant tantôt un viril sang-froid, tantôt une bravoure impétueuse, que je veux vous montrer : c'est le chef de famille, le fils de Louise de Montmorency, tenant de sa mère le trésor de la foi réformée et le gardant jusqu'au jour de sa mort tragique.

Dès le matin, disent ses biographes, s'étant mis à genoux avec tous les siens, il faisait lui-même la

prière en la forme accoutumée aux Églises de France ; de même avant et après chaque repas, et il terminait la journée par la prière du soir. Lorsque le temps de la sainte Cène approchait, il appelait tous ceux de sa maison, leur représentant qu'il ne lui fallait pas seulement répondre de sa propre conduite, mais de la leur, et les réconciliant ensemble s'il y avait eu quelque dissension entre eux. Sa femme, Charlotte de Laval, était à la hauteur de son âme. On connaît le dialogue vraiment épique qui s'échangea entre eux au moment où le protestantisme fut contraint de prendre les armes. Elle mourut à Orléans des suites de l'infection respirée par elle dans les hôpitaux où elle soignait les blessés. Coligny n'eut que le temps de revenir du camp pour lui fermer les yeux. Il fit amener ses enfants devant le cercueil de leur mère et leur représenta que les maisons et châteaux qu'elle pouvait leur laisser, « ne leur étaient point donnés comme possession perpétuelle mais comme hôtelleries ; qu'enfin toutes choses humaines étaient caduques et périssables hormis la miséricorde de

Dieu. » Quelques années après, vous savez comment il mourait lui-même, première et illustre victime de la Saint-Barthélemy. — Ce que je dis de cet intérieur mémorable, je pourrais le dire du foyer obscur d'un tisseur de Picardie ou d'un paysan cévenol. Le culte domestique était universel chez nos pères, et dans toutes leurs demeures vous auriez vu la réalisation de la parole de Josué : *Pour moi et ma maison, nous servirons l'Éternel.*

La deuxième période est la période relativement calme et prospère de l'édit de Nantes. Regardez sur le parcours de la Seine cette flottille de petites barques portant des hommes, des femmes et des enfants : ce sont des huguenots qui vont au prêche à Ablon, à cinq lieues de Paris. — Ou bien, quelques années plus tard, voyez ces mêmes familles se rendant en carrosse ou à pied dans le vaste temple de Charenton. Ce sont encore des protestants qui vont entendre, dans des services religieux du matin et du soir qui dureraient deux fois plus que les nôtres, des prédicateurs distingués

qui s'appelaient Dumoulin, Daillé, Claude, Drelin-court. — Rentrées dans leurs demeures, ces familles célèbrent encore le culte domestique et je pourrais vous ouvrir ici un autre intérieur, celui de Duplessis-Mornay, dont une vieille bible, transmise par lui à l'une de ses filles et parvenue jusqu'à nous, nous retrace la pure image avec ses joies et ses deuils, ses affections profondes et ses résignations sublimes. — Mais je préfère vous montrer un autre aspect de la vie de nos pères, leur activité laborieuse. Exclus, même alors sous un régime de tolérance, de presque tous les emplois civils et politiques, les protestants se trouvent rejetés vers l'agriculture et les carrières industrielles. Eh bien, ils sont, de l'aveu général, les meilleurs agriculteurs, les meilleurs négociants et les meilleurs fabricants de France. Dans les campagnes, on citait les régions protestantes comme les mieux cultivées, le Béarn, la Saintonge, le Languedoc, les Cévennes et le pays Messin. Dans les villes, les protestants se montrent supérieurs par leur industrie : à Tours et à Lyon, ils s'ap-

pliquent avec succès à la fabrication des soies ; en Normandie, ils créent de grandes fabriques de toile pour les vêtements et pour les navires, et ces toiles sont recherchées par la Hollande et l'Angleterre ; à Sedan ils produisent avec succès le fer, l'acier, les draps ; en Auvergne, ils ne possèdent pas moins de six cents usines qui fournissent le papier le plus beau et le plus solide aux presses de Paris, de Londres et d'Amsterdam. Colbert met tous ses efforts à les encourager, car il sait que l'industrie est la ressource la plus féconde de la France, et il sait aussi que dans l'industrie la probité des protestants égale leur capacité, car un proverbe a cours à cette époque : *Honnête comme un huguenot...*

Mais Colbert meurt en 1683, et, deux ans après la perte de ce conseiller si sage, Louis XIV, poussé par Louvois et par Le Tellier, anéantit d'un seul coup l'existence légale de nos pères et la prospérité commerciale de la France, en signant à Fontainebleau la révocation de l'édit protecteur de son aïeul,

Pauvre famille protestante, que vas-tu devenir ? Elle est menacée de toutes parts : dans sa prospérité, par la confiscation de ses biens ; dans son culte, par l'exil de ses pasteurs et la démolition de ses temples ; dans ses affections par le rapt autorisé des enfants ; dans son honneur, par la déclaration d'illégitimité appliquée à ses mariages et à ses naissances. Il n'y a plus qu'une ressource : abjurer ou fuir. Et, par une contradiction cruelle, la fuite est défendue et les frontières sont gardées..... Ils s'exilent pourtant, à travers mille dangers, nos glorieux ancêtres. Quatre cent mille familles protestantes quittent le sol français et vont porter à l'étranger leur industrie, leurs talents, leur esprit d'initiative, leur foi, leur courage et leurs vertus. C'est alors qu'apparaît la puissance des liens de la famille huguenote. Ses divers membres partent dans des directions différentes, avec l'espoir de se rejoindre. Les hommes passent la frontière sous toute sorte de déguisements : pèlerins, soldats, chasseurs, valets, mendiants. Et les femmes ? Ecoutez ceci, mes sœurs : des dames de qualité se rendent de

quatre-vingts ou cent lieues à quelque village qu'un guide leur a désigné. Des jeunes filles de quinze à seize ans traînent des brouettes, portent des hottes; on en voit contrefaire les muettes ou les folles, on en voit qui dans les ports de mer s'embarquent sur des navires, se cachant dans des tonneaux vides et ne respirant que par la bonde de leur étroite prison.... Lamentable exode ! O héros de la conscience, lorsque vous arriviez enfin sur quelque plage lointaine, il me semble vous voir pleurant la France dont vous regardiez avec amour les horizons disparus ; puis vous comptant les uns les autres avec angoisse... et quand, par une insigne protection d'en haut, vous vous trouviez réunis, vous ouvriez la vieille bible, soigneusement emportée sous vos vêtements de proscrits, vous fléchissiez ensemble le genou devant Dieu et vous baisiez avec respect la terre étrangère, mais généreuse, qui vous donnait un chevet pour votre tête et une pierre pour votre foyer !

Pendant ce temps, que devenait la famille protestante qui restait encore sur le sol de la patrie ?

Elle devait se dissimuler, ou renoncer à toute existence civile et religieuse ; elle vivait, si l'on peut appeler cela vivre, sous une menace permanente. C'était la délation, c'était l'enlèvement des mineurs, c'étaient les dragonnades. Une soldatesque barbare portait la terreur et quelquefois l'infamie au foyer protestant. Ecoutez l'histoire d'une famille dont les descendants portent encore un nom bien connu dans les annales de nos souffrances ¹. La scène se passe au pied des Cévennes : le père et la mère, gens de qualité, sont égorgés par les dragons du roi, qui incendient leur habitation. Les enfants parviennent à leur échapper en se cachant dans un four. Orphelins et fugitifs, ils se dirigent vers Montauban, où le plus jeune arrive, épuisé de fatigue et mourant de faim, dans la boutique d'un boulanger. Cet homme, ému de pitié, l'adopte sous un faux nom, car l'édit royal ne permettait pas que sous prétexte de charité on donnât asile aux proscrits : la charité à leur égard

1. *Mémoires de la famille de Portal.*

était réputée un crime. — Malgré tous ces périls, les protestants demeurés en France ne renonçaient pas au service de Dieu. C'est l'époque des assemblées du désert. Les montagnes avec leurs cimes lointaines ou leurs gorges profondes se prêtaient à ces réunions; elles étaient plus dangereuses aux environs des villes. On sortait le soir par groupes séparés; on trouvait à une certaine distance des voitures ou des charrettes, on portait à bras les enfants ou les impotents. On s'assemblait en prières pendant quelques heures et on se séparait silencieusement au matin. Quelle éducation virile pour les enfants de cette génération héroïque! Quel culte que celui qui se célébrait ainsi sous la voûte du ciel étoilé, accompagné par le murmure des forêts ou le bruit des torrents! Et que de fois ces assemblées finissaient d'une manière tragique! Si les dragons de Louis XIV parvenaient à les surprendre, les prédicants étaient envoyés à l'échafaud, les hommes aux galères, les femmes à la tour de Constance. Combien d'entre nous, originaires des montagnes des Cévennes, comptent

avec orgueil parmi leurs ancêtres des *forçats pour la foi* ! Et si la famille protestante s'est maintenue sur le sol français, qui peut dire au prix de quels sacrifices et de quelles larmes elle est restée fidèle à sa sainte devise : *Pour moi et ma maison, nous servirons l'Eternel* !

Aussi, mes frères, vous pouvez vous représenter la joie de nos pères lorsque, après la cessation progressive de ces terribles rigueurs, le roi Louis XVI, docile aux conseils du vieux Malesherbes et du jeune Lafayette, signa l'édit de tolérance de 1787, qui rendait l'état civil aux protestants de France. J'ai entendu raconter à des vieillards qu'on voyait accourir de toutes parts nos coreligionnaires pour faire enregistrer leurs mariages et leurs naissances. Dans cette foule, l'aïeul en cheveux blancs, monument des anciens jours, déclarait tout à la fois son mariage, la naissance de ses enfants et de ses petits-enfants, et il pleurait de joie en voyant inscrire sur le livre de la nation ces dates sacrées qui n'existaient pas pour la France et qui n'étaient conservées que sur les registres du désert ou sur

les feuillets noircis de quelque vieille bible. Alors, pour la première fois, la famille protestante pouvait répéter, sur le seuil d'une ère définitive de liberté religieuse, la parole de notre texte : *Pour moi et ma maison, nous servirons l'Eternel !*

J'ai dit en commençant ce discours que la famille est l'expression de l'idée religieuse à laquelle elle se rattache, et je ne crois pas me tromper en affirmant que la famille huguenote a véritablement honoré et justifié les doctrines de la Réformation, ou plutôt les doctrines de la parole de Dieu, car la Réformation n'a été qu'un retour à la parole de Dieu, seule règle de la foi.

Il n'est pas une doctrine de nos pères qui ne se soit résolue pour eux en une application morale. La doctrine de Dieu, de sa souveraineté, de sa justice, de sa simple et inflexible loi, s'est traduite par la crainte de Dieu qui régnait dans leurs âmes, par leur obéissance à sa volonté, par l'intégrité de la conscience et par l'austérité des mœurs. La doctrine de la justification de l'homme pécheur

par la foi libre et personnelle en Christ son rédempteur unique et parfait, s'est traduité par cette indépendance vis-à-vis des hommes et cette dépendance vis-à-vis de Dieu, qui a formé leurs mâles individualités et leurs nobles caractères. La doctrine de l'amour gratuit et infini de Dieu en Jésus-Christ s'est traduite en un ardent amour pour Dieu et pour les hommes; au foyer par l'échange des plus vives tendresses, au dehors par un dévouement sans bornes à la cause de Dieu et à la patrie. La doctrine de l'assurance du salut et de ces cieux ouverts vers lesquels tous les croyants peuvent lever les yeux, s'est traduite par leur dédain des biens terrestres et par ce mépris de la mort qui a caractérisé leurs martyrs.

Essayez de séparer ces fruits admirables de la religion qui les porte, vous ne le pourrez pas. C'est le christianisme de la Bible qui inspira la foi de nos pères, et leur foi forma leurs vertus, et leurs vertus formèrent leurs familles, et leurs familles, dispersées aux quatre vents des cieux, contribuèrent à former ces nations libres et fortes dont nous admi-

rons la sagesse et la prospérité. Aussi lorsque je me suis assis en terre étrangère au foyer de quelques-uns de ces réfugiés qui portent encore des noms français, je me suis dit avec tristesse à la vue de ces familles à la fois pieuses, riches et honorées : Voilà les hommes qui auraient été, à l'heure des tempêtes, le lest moral de ma patrie ! Et j'ai mesuré tout ce qu'avait d'odieux et de fatal pour un pays ce crime d'état qui s'appelle la persécution.

Si la religion affermit et élève la morale, il s'ensuit nécessairement que l'irréligion abaisse et ruine la morale. Laissez-moi donc vous dire à vous tous, qui que vous soyez, qui composez cet auditoire : pour avoir de bonnes familles, soyez des hommes religieux. Or à l'heure où nous sommes, on ne peut professer une foi positive qu'en réagissant contre l'opinion régnante. Une science faussement ainsi nommée bannit Dieu de son vocabulaire et prétend expliquer la création du monde par cette formule sonore : l'infini des combinaisons dans l'infini des temps. Elle fait sortir de la matière primitive, par une évolution fatale, tout ce que nous voyons, tout

ce qui existe, l'intelligence et la conscience elles-mêmes, comme si le moins pouvait produire le plus ! Et ces solutions hâtives, qu'elle affirme comme des dogmes, descendent peu à peu dans les masses profondes de notre peuple. L'insensé ne dit plus seulement *en son cœur*, comme aux jours du Psalmiste : *Il n'y a point de Dieu*, il le proclame tout haut avec une cynique arrogance. De bonne foi, croyez-vous que cela soit indifférent ? Croyez-vous que, si l'athéisme devenait le mot d'ordre des sociétés modernes, les doctrines morales de la loi et du devoir demeureraient debout, par un prodige d'équilibre ? Vous savez bien que non, et vous pouvez en juger par certains symptômes : la conscience publique sujette à de tristes défaillances, la notion de charité dédaignée et faisant place à une justice sociale qui ne serait que le droit brutal du nombre, l'esprit de révolte se propageant dans la famille et dans l'État, l'amour de l'argent et de la jouissance conduisant si souvent au crime, l'indissolubilité du mariage menacée, et, j'ose à peine le dire du haut de cette chaire, une presse immonde

propageant la débauche!... Sans doute ces doctrines funestes ne portent pas immédiatement toutes leurs conséquences. Mais vous en convenez avec moi, l'édifice moral et l'édifice religieux n'en font qu'un et s'ils continuaient à être ébranlés dans leurs larges et profondes assises, il se préparerait dans nos sociétés modernes une ruine immense, dont l'écroulement d'un palais moscovite sous les coups du nihilisme ne serait que la faible image, car l'athéisme est un principe de mort pour les familles et pour les peuples.

Protestants de France, n'avons-nous, ni de près ni de loin, contracté aucune solidarité avec ce mal? Avons-nous fait tout ce qui est en notre pouvoir pour maintenir la foi de nos pères, et par leur foi leur morale? Comme nos doctrines se ressentent du scepticisme de l'époque! Comme nous osons peu les confesser et les défendre, de peur d'être confondus avec les esprits étroits et rétrogrades! Que diraient les Calvin, les Théodore de Bèze, les Antoine Court, de nos pâles et timides affir-

mations ? — Qu'est devenu le zèle ardent de nos pères pour le service de Dieu ? Est-ce le servir que d'abandonner, dans un temps où toutes les facilités nous sont offertes, nos *saintes assemblées*, ou de nous dispenser de les fréquenter assidument pour le plus léger prétexte, la distance, le mauvais temps, une occupation ou un plaisir ? Est-ce servir Dieu que de ne pas faire passer avant tout nos convictions religieuses, que de les effacer et de les sacrifier peut-être lorsqu'il s'agit pour nous d'une position lucrative, d'un poste élevé, ou d'une alliance brillante ? Est-ce servir Dieu que de négliger le culte domestique, ce privilège du foyer protestant, cette pieuse pratique de nos pères qui nourrit du livre de vie l'âme des jeunes générations, qui en inclinant les fronts devant Dieu, les incline aussi devant l'autorité paternelle, et qui maintient en faisceau ces éléments de la famille que tout tend à disperser aujourd'hui ? — Où est enfin la sévérité de principes, l'intégrité de conscience, l'austérité de mœurs qui distinguaient nos pères ? Sans doute ce cachet de sérieux et de simplicité est encore

imprimé sur quelques-unes de nos familles ; mais comme il tend à s'affaiblir ! Combien se font peut-être gloire d'effacer les traits trop rigides de la physionomie huguenote en se conformant au présent siècle, et s'abandonnent sans scrupule à ces mollesses et à ces frivolités de la vie mondaine, au milieu desquelles, croyez-le bien, mes frères et mes sœurs, nos ancêtres ne nous reconnaîtraient plus ?

(O famille protestante, que Dieu a portée *comme sur des ailes d'aigle*, et qu'il a maintenue à travers tant d'orages, si tu subsistes encore sur le sol de la patrie, si tu pèses encore plus que ton faible nombre dans les destinées de la France, c'est que la France a besoin de toi. Tu représentes malgré tes défaillances, la pure religion de l'Évangile, et la France a besoin de cette religion-là. Il lui faut une religion libérale et positive, sérieuse et sincère, sensée et pratique, divine autant qu'humaine, humaine autant que divine, qui pénètre du souffle d'en haut toutes les sphères de la vie ; une religion qui mettant l'homme en contact direct avec Dieu, avec la Bible, avec Jésus-Christ, l'affranchisse pour toujours en

ne lui laissant que Dieu pour maître, et qui imprime ainsi une énergie inconnue à sa conscience, à sa pensée, à sa volonté. Ah ! faisons lui connaître, faisons lui aimer cette religion, et vienne le jour où elle se lèvera avec ses pures clartés sur la France entière !

C'est pourquoi, mes frères, au nom de votre patrie à laquelle vous devez la lumière de vos exemples, au nom de vos pères dont nous avons évoqué la grande mémoire, au nom des compassions de Dieu dont vous êtes le témoignage vivant, prenez aujourd'hui une résolution virile, et ne quittez pas ce temple sans avoir dit d'un cœur sincère : *Pour moi et ma maison nous servirons l'Éternel !*

Amen !

COULOMMIERS. — TYPOG. PAUL BRODARD.

GRASSART, LIBRAIRE-ÉDITEUR

2, RUE DE LA PAIX, PARIS

- Rhombres (Ernest).** *Sermons et homélies.* 1^{re} série. In-12. 3 fr. 50
2^e série. In-12. 3 fr. 50
— *Néhésis relevant les murailles de Jérusalem.* In-8. 50 c.
— *L'entrée de Jésus à Jérusalem.* Sermon pour une réception de catéchumènes. In-8. 75 c.
Faumler (E.). *Sermons.* In-12. 3 fr. 50
Grandfierre (J.-H.). *Sermons évangéliques.* Souvenir d'un ancien pasteur à son troupeau. In-12. 3 fr. 50
— *Aspirations chrétiennes, ou dernières méditations (œuvre posthume).* In-12. 3 fr. 50
— *Tristesse et consolation, méditations.* In-18. 2 fr.
Recollin (N.). *Sermons.* In-12. 3 fr. 50
Barais (E.). *Sermons.* 6 vol. In-12. Chaque. 3 fr. 50
Bonnet (Louis). *Le miracle dans la vie du Sauveur, discours.* In-12. 3 fr.
— *La famille de Béthanie, méditations.* In-12. 2 fr. 50
Witt, née Guizot (Mme de). *Petites méditations chrétiennes à l'usage du culte domestique.* In-19. 3 fr. 50
— *Nouvelles petites méditations chrétiennes.* In-8. 3 fr.
Bastie (C.). *Sermons.* 2 vol. In-12. 1^{re} série. 3 fr. 50
2^e série. 3 fr. 50
Verny (E.). *Sermons, précédés d'une notice biographique et suivis de discours.* In-8. 5 fr. 50
Vermell (Antoine). *Sermons, précédés d'une notice biographique.* 1^{re} série. In-8. 4 fr. 50
2^e série. In-8. 4 fr. 50
Triqueti (H. de). *Les premiers jours du protestantisme en France, depuis son origine jusqu'au premier synode national de 1559.* In-12. 1 fr. 50
Hoff (G.-A.). *Vie de Martin Luther.* In-12. 3 fr.
— *Vie de Jean Calvin.* In-12. 3 fr.
- Abelous (L.).** *Les Pères de la Réformation.* In-12. 3 fr. 50
Merle d'Aubigné. *Jean Calvin.* Un des fondateurs des libertés modernes, Discours prononcé à Genève pour l'inauguration de la salle de la Réformation, le 28 septembre 1867. In-8. 1 fr.
— *Histoire de la Réformation au XVI^e siècle (temps de Luther).* 5 vol. In-8. 37 fr. 50
— *Histoire de la Réformation en Europe (temps de Calvin).* 8 vol. In-8. 60 fr.
Felice (G. de). *Histoire des protestants de France, depuis l'origine de la Réformation jusqu'au temps présent.* In-8. 4 fr.
Houen (O.). *Les premiers pasteurs du désert (1685-1700), d'après des documents pour la plupart inédits.* 2 vol. In-8. 12 fr.
Ouvrage couronné par l'Académie française.
Peyrat (N.). *Histoire des pasteurs du désert, depuis la révocation de l'édit de Nantes jusqu'à la Révolution française (1685-1789).* 2 vol. In-8. 12 fr.
Hugues (E.). *Histoire de la Restauration du protestantisme en France au XVIII^e siècle.* Antoine Court. 2 vol. In-8. 15 fr.
Ouvrage couronné par l'Académie française.
Ramée (D.). *Les noces vermeilles, histoire de la Saint-Barthélemi, 1672, ornée de trois médailles et d'un plan du quartier du Louvre en 1672.* In-12. 3 fr. 50
Bonnet (Jules). *Antio Paléario.* In-12. 3 fr.
— *Olympia Morata.* In-12. 2 fr.
— *Récits du XVI^e siècle.* In-12. 3 fr. 50
— *Nouveaux récits du XVI^e siècle.* In-12. 3 fr. 50
— *Derniers récits du XVI^e siècle.* In-12. 3 fr. 50